

# Monsieur Incapable

Du même auteur

*Histoire de l'illusion*  
*De la Connerie*  
*Du malheur de trop penser à soi*  
*Tout m'énerve*  
*Le génie à l'usage de ceux qui n'en ont pas*  
*Pour les yeux de Julie*  
*Petit traité à l'usage de ceux qui veulent*  
*toujours avoir raison*  
*Le Vagabond approximatif*  
*Crème de crimes*  
*Tous fous*  
*Le Bar de l'insomnie*  
*Du bon usage de l'ivresse*  
*Tout le monde devrait écrire*  
*Mais dans quel monde vivez-vous !*  
*Le Philosophe facétieux*  
*Variations sur le réel*  
*Journal ironique d'une rivalité amoureuse*  
*L'humoriste*  
*L'hurluberlu ou la philosophie sur un toit*  
*Penser comme on veut*  
*Merci aux ambitieux de s'occuper du monde à ma place*  
*Le Sage des bois*  
*Cher lecteur*  
*Le Nomade entravé*  
*Petits essais de pensée dissonante*

Georges Picard

*Monsieur Incapable*



éditions corti  
domaine français

*Le programme des parutions et le catalogue  
général sont en ligne sur [www.jose-corti.fr](http://www.jose-corti.fr)*

© Éditions Corti, 2020  
n° d'édition : 2345  
isbn : 978-2-7143-1250-1

*Les premiers pas dans le monde de Monsieur Incapable.*

Je suis né avec un dégoût précoce pour tout effort, à commencer par celui de respirer et de m'époumoner conformément aux règles de l'hygiène commune. Je ne compte pas m'étendre sur des débuts aussi peu reluisants qui auraient déprimé mes parents si j'en eusse eu de plausibles, mais les miens, beaucoup trop furtifs, ne se penchèrent jamais sur mon berceau. Peut-être ont-ils renié une filiation qui leur imposait des devoirs désagréables.

Mes toutes premières réticences eurent pour témoin Marion, une accoucheuse, elle-même mère de cinq enfants, qui, devant ma mauvaise volonté à naître, se dévoua pour m'obliger à ouvrir les yeux sur un monde que j'aurais volontiers ignoré. Elle m'appela au devoir d'existence. Je surgis donc, nu et déjà paresseux, dans une société en pleine croissance qui sentait fortement le labeur. Cette terrible odeur de travail et d'effort me donna mes premières nausées. Je traversai l'enfance, puis l'adolescence, le nez bouché, malgré les incessants traitements préconisés par des spécialistes.

Après une enfance pauvre en péripéties, surtout marquée par une indolence vaguement consciente d'elle-même, je fis des études ennuyeuses qui m'amènèrent, je ne sais comment, à l'âge adulte. J'y suis enfin, voilà une page tournée.

J'y suis, mais avec une mauvaise réputation.

Je ne sais pas ce que l'on peut me reprocher, hormis mon incapacité à réaliser quoi que ce soit de positif et de fructueux. Ma passivité est insupportable dans une société où ne compte que la valeur des choses selon l'estime qu'elles procurent à ceux qui les possèdent. Je n'ai jamais rien voulu posséder. Je n'ai jamais voulu travailler. La plupart des efforts physiques et psychiques nécessaires à la réalisation d'une vie productive effraient ma pusillanimité, pour utiliser un mot que personne ne comprend et que je ne vais pas me donner la peine d'expliquer, il y a des dictionnaires pour ça.


Si, aujourd'hui, je parais me justifier, c'est pour honorer la mémoire de Marion, morte d'épuisement après m'avoir gavé d'un lait qu'elle aurait dû réserver à ses enfants. Pourquoi s'est-elle sacrifiée pour moi ? Je suppose que la mauvaise volonté que je mettais à naître lui fut une sorte de défi. Ces personnes dévouées n'ont aucun sens de la mesure.

À dix-huit ans, démuné au matériel comme au mental, j'allai à la soupe populaire. Ainsi appelait-on alors la bouillie généreuse dans laquelle flottaient des bouts de gras, parfois des pattes de pigeon ou des crêtes-de-coq, c'était bien avant la naissance des *Restos du cœur*. J'étais fort maigre, plein d'os


et d'aspérités, le corps en quelque sorte en retrait comme s'il aspirait à disparaître. Famélique, disait-on, et le soir, après une journée de langueur, presque transparent. Un fantôme. C'était moi.

Je dormais dans un dortoir de charité en compagnie d'une dizaine de paumés qui estimaient que travailler était un préjugé biblique. Peut-être aspiraient-ils à l'âge adamique quand l'innocence et la paresse étaient les seules valeurs reconnues. Oui, mais le Sexe ? Selon la Bible, il apparut avec la culpabilité et l'obligation de trimer pour survivre. On s'en serait bien passé. La faute originelle ayant été accomplie, il n'y a plus à y revenir. Fantine, seul membre féminin du groupe, nous offrait son corps presque sans y penser. C'était une jeune femme languide et dépassionnée, blonde tirant sur le roux, à l'aspect étonnamment gracieux pour quelqu'un d'aussi peu soigné. Elle ne croyait pas que la féminité impose tant de peine et de dépenses pour être à son avantage. Elle se respectait, mais au plus près de la nature, étant très économe sur l'usage du fard et du rouge à lèvres. Cependant, elle se lavait quotidiennement et s'habillait à l'occasion.


Fantine était une amoureuse passive assaillie par nous autres tendres qui lui faisons l'amour sur un rythme *amoro-so*. Parfois, un fougueux perturbait notre tranquillité par des ahans mécaniques rappelant le bruit détesté des machines. Nous protestions, comptant sur Fantine pour hâter le dénouement. Dans l'ensemble, nous étions plutôt contem-



platifs, doux et caressants. Personne ne commit l'absurdité de laisser derrière lui une preuve vivante de sa fertilité. *De l'inconvénient d'être né* était notre livre de chevet que nous avions omis de lire, le titre suffisait. Par mégarde, j'y fis une incursion : beaucoup trop de rhétorique pour exprimer une idée qui n'en demandait pas tant. Les idées sont épuisantes, on n'en a jamais fini avec elles, mieux vaut ne pas commencer.



Je n'étais pas tout à fait détaché de la vie commune, j'entends celle des humains qui se réclament d'une citoyenneté active. Ces gens s'affolent pour un rien, par exemple au moment des soldes, des départs en vacances ou des concerts de rock (oui, aussi lors des matchs de foot). L'énergie qu'ils y dépensent suffirait à faire tourner plusieurs turbines électriques. Le reste de la semaine, turbiner reste encore leur souci le plus constant. Mon ami Raymond, SDF de son état, prétend vivre à leurs crochets tout en les insultant par idéologie. Il pratique la lutte des classes une sébile à la main devant l'entrée du ministère du Travail. Selon lui, c'est l'endroit idéal pour profiter au mieux de la culpabilité inhérente à la fonction qui semble se résumer à compter inlassablement les chiffres du chômage. Ces fonctionnaires donneraient plus généreusement que les grenouilles de bénitier sur les parvis des églises. « Tu vois, dit Raymond, j'ai étudié le marché de la mendicité. À mon âge, on a fait le tour des choses. » Raymond est une espèce de philosophe.










Et moi ? Mon mode de vie ressemble à celui d'un dogmatique de la flémingite aiguë. Ma religion n'a qu'un dogme : le salut de la planète viendra des flemmards et des incapables. Ce n'est pas difficile à comprendre, même pour un esprit lent. C'est une question de physique élémentaire, un problème de pression, de réchauffement et de gain d'énergie. Ne sortez pas vos cahiers, le cours est fini. Si vous n'intuitionnez pas la chose, rendez-vous.


Je me suis amusé à compter les événements qui ont marqué mon existence, un jour où je n'avais rien à faire comme d'habitude. Le calcul fut vite fait. Sept en tout (si je compte ma naissance et anticipe ma mort). Mais en réfléchissant, j'ai été pris de panique devant mon incapacité à définir la nature d'un événement. Implique-t-il l'intervention d'un tiers ou peut-il tirer sa substance de ma seule subjectivité ? Est-il nécessaire qu'il laisse une trace sur mon corps (une opération, une blessure, un coup sur la gueule) ou sur mon âme (un amour fou, une haine, un remords) ? Puis-je compter comme événement une amertume, une ivresse, un rêve, ou seulement la conséquence sociale d'une cause sociale, notable sur un curriculum vitae, telle l'obtention d'un brevet de natation ou du certificat d'études ? J'ai usé trois denims sur les bancs d'un amphithéâtre universitaire (pour ce que ça m'a servi !) : est-ce un événement ? J'ai lu des livres, je me suis engueulé avec des insulteurs qui me visaient *personnellement* : où caser ça ? Et mon indolence, peut-elle prétendre consti-






tuer un fait notable ou n'est-elle qu'un simple nuage sur une toile de fond ? Ah, j'aurais mieux fait de me rendormir le jour où je me suis mis à compter sur les doigts *mes* événements – du reste, c'était une nuit. La nuit, je dors peu par manque de fatigue. Pas assez d'agitation diurne, de travail, de soucis. Mes journées quasiment immatérielles se poursuivent dans mes nuits sur un mode tracassin, car, oui, je me fais du tracas après minuit comme pour compenser l'impavidité du jour. Comment en suis-je arrivé au chiffre sept (je parle des événements, suivez un peu !) ? Je ne sais plus. Je me revois les deux mains tendues au-dessus de la couverture, cinq doigts d'un côté, le pouce et l'index de l'autre : j'aurais pu tenir ainsi jusqu'à l'aube dans l'attente d'une révélation ; il n'y en eut pas.




Ce serait un comble pour un paresseux, doublé d'un je-m'en-foutiste, de prétendre posséder une vie bien à lui. Ma vie serait-elle la vie des autres ? Osons une métaphore : il y a des esprits diaphanes (tiens, le mien ?) à travers lesquels passe toute la lie des pensées du voisinage. Mon esprit qui, au propre, n'est rien, boit comme un buvard les excréations intellectuelles et émotives d'autrui. On m'accorde une sorte de seconde vue. On se méfie d'un type trop observateur pour être honnête. Certes, je passe de longues journées le nez à la fenêtre ou le cul sur une chaise à regarder tourner le monde. De là à me faire traiter de psychologue, et quoi encore ! Je ne psychologise rien, n'ayant jamais étudié cette fausse science



que je laisse aux fouineurs laborieux. Si l'on veut, je regarde mais je ne vois pas. Je ne me risque pas à déduire. En réalité, je reste hors du spectacle, ce sont les autres qui m'apportent leurs avis sans que je le leur demande. Un plus désengagé que moi n'est pas encore né.

Si cette prose vous paraît irréaliste, c'est que vous êtes victime de l'illusion qui fait croire aux neuf dixièmes de l'humanité que seul le réel sonnante et trébuchant possède une valeur positive. Positive, tu parles ! S'user la santé au boulot, se désentrailler pour gagner un fric que l'on s'empresse de dépenser d'une façon conne ou ignominieuse (gagée sur la sueur de gamins bossant pour trois roupies), voilà votre positif. Je ne cherche pas à vous faire honte, salopards de profiteurs ; la honte, vous ne saurez jamais ce que c'est. Moi non plus, du reste, mais pour d'autres raisons. On a cherché à me faire honte de ma paresse et de mon égoïsme, de mon désintéret pour tout ce qui emballe l'humanité courante – sachez que je ne suis inscrit sur aucun réseau social et que je tiens pour répugnants ceux qui vont y déféquer leurs avis merdeux. Comment, je n'ai aucune opinion, vraiment aucune, quand il est du devoir du citoyen d'en avoir sur tout ? Je sens dans cette interpellation les relents nauséux de la politique et ceux, plus fleuris, de la morale. Alors là, non ! En venant au monde, je me suis juré de ne pas mettre les pieds dedans. Quand Marion à bout de souffle alla rejoindre les anges, elle me laissa assis sur une chaise haute à





un mètre du sol. Je fixai celui-ci avec le regard noir du ressentiment. Le sol devint pour moi le symbole du tangible et de la confrontation avec la nécessité. Mon intelligence était ce qu'elle était (par définition), suffisante toutefois pour me procurer la graine de lucidité qui se développa plus tard, au cours de ma maturation. Non, rien ne me ferait descendre de ma chaise, rien ! Au fond, j'y suis toujours resté, métaphoriquement parlant. Cette position dominante ne me donne aucun autre avantage que celui de pouvoir cracher sur la tête des cons laborieux. Je peux les supporter jusqu'à un certain point, mais il arrive un moment où ma patience franchit la frontière qui sépare l'héroïque pondération de l'irrésistible envie de leur péter la gueule. Vivre à côté de cette lie ! Mais trêve de philosophie. Je ravale ma colère pour remonter le fil du temps et jeter un regard sincère sur ma paresse et mon incapacité natives.